

IDÉES

SUR

LE CRÉTINISME.

DISSERTATION

Présentée et Soutenue à l'École de Médecine de Montpellier, le 19 Messidor an 13 (9 juillet 1805),

POUR OBTENIR LE TITRE DE DOCTEUR EN MÉDECINE ;

Par Noble Fs. ODET, natif de St-Maurice, République Valaisanne.

A MONTPELLIER,
De l'Imprimerie d'AUGUSTE RICARD, Rue Arc d'Arènes, maison Plagniol, n.o 9.

2 3 4 5 6 7 8 9 10 11 12 13 14 15 16

IDÉES

SUR

LE CRÉTINISME.

FORCÉ de porter mon tribut académique, je n'ai cru mieux faire que de tracer une légère esquisse d'une affection, qui dénature, pour ainsi dire, l'homme, nommée crétinisme. J'y étois d'autant plus porté, que tous les voyageurs qui ont voulu en parler, ont imité la plupart des auteurs qui, s'occupant des mœurs de différens peuples, n'ont fait que l'historique des particularités piquantes par leur singularité, et des usages extraordinaires qu'on y remarque, ou inventé des absurdités pour orner leurs récits. C'est ainsi qu'on a avancé que les Valaisans regardoient les Crétins, comme des Saints, comme un bienfait du Ciel, etc.; aussi n'ont-ils rien dit de raisonnable sur ce sujet. Je ne sais,

si je serai plus heureux; mais du moins je ne donnerai que le résultat de mes propres observations et de mon expérience.

Cette Dissertation sera divisée en trois paragraphes : dans le premier, on trouvera quelques particularités qui serviront à caractériser les différens degrés de crétinisme; dans le second, j'indiquerai les sources d'où on pourra en déduire les causes; et dans le troisième, je parlerai de quelques vues sur sa curation.

Je sens combien ce foible essai est éloigné de ce qu'il devroit être, et je n'oserai le présenter, si je ne me fiai sur les égards qu'on aura, au peu de temps que j'ai eu, à la difficulté d'écrire dans une langue étrangère pour moi, et à l'âge si distant de celui où on mûrit ses idées. Il viendra peut-être un temps, que j'en donnerai un plus complet.

§. I.

On entend par Crétin, l'homme dont les fonctions intellectuelles, ainsi que le système moteur, sont diminuées par atonie.

La diminution des fonctions de l'entendement étant graduée, je rapporterai à trois classes les différens degrés de crétinisme.

La première comprendra l'homme réduit par le défaut d'idées et de locomotion à une existence automatique. Il ne jouit, strictement parlant, que de la seconde et troisième

classe des fonctions du corps humain; c'est-à-dire, de celles qui ont pour objet de conserver le corps, soit en renouvelant la matière animale, soit en lui donnant la solidité et la fluidité nécessaires, fonctions que Mr. Dumas, dans sa physiologie, a nommées de composition et d'agrégation.

Les Crétins complets n'ont pas d'idées, parce que leur sensibilité est tellement émoussée, que n'étant pas suffisamment avertis de la présence des objets extérieurs, pour que les impressions fussent convenablement perçues par le cerveau; celui-ci, n'étant pas assez excité, ne peut réagir sur elles pour produire les idées.

Il n'y a rien dans l'esprit, dit Aristote, qui n'ait passé par les sens : ces ports de l'intelligence, à tel point obstrués, le cerveau si mou, le système sensitif frappé à son fondement d'inertie complète, le Crétin ne peut être en rapport avec les objets qui l'entourent. En effet, sourd et muet de naissance, la rétine presque pas impressionnable à la lumière le réduit comme à un état de torpeur continuel; l'odorat nul, il ne s'aperçoit pas des ordures sur lesquelles il gît; nulle sensualité du goût, toute substance lui est indifférente; même le sens universel qui caractérise tout animal, et dont nul ne peut être privé sans perdre son existence, le tact, qui est le principal organe de nos connoissances, la base de nos sensations les plus sûres et les plus nécessaires, se trouve entièrement émoussé chez lui; sa peau molle et flasque, d'une blancheur cadavéreuse est

peu disposée à lè recéler, il faut l'écorcher pour le rendre sensible.

Le sixième sens de Buffon, *amor venereus*, qui a une si grande influence sur le moral, qui a des rapports si étendus avec toute la machine, qui est tellement indispensable à tous les corps vivans, que nul n'est privé de ses facultés; et en général, plus une fonction est nécessaire, plus l'organe qui la remplit, est répandu dans le système animé des êtres, et plus il doit influer sur leurs actions, ne se radie point, ne disperse point sa flamme vitale sur sa machine, mais il est anéanti pour lui.

L'instinct, sentiment inné, originel, qui veille à la conservation de tout être sensible, qui est le résultat de l'organisation, doit être bien foible dans le Crétin parfait. Semblable à la première enfance sous les points de vue relatifs à l'ame sentante, il en partage encore la débilité musculaire, et ne jouit pas de la locomotion; privé ainsi de toutes les sources d'où émanent les matériaux de l'intelligence, est-il surprenant qu'il ne soit qu'une végétation animale.

Il est heureux pour lui qu'au sortir des entrailles maternelles, dénué de toute connoissance, doué d'une si foible faculté de sentir, ne pouvant aspirer le plaisir, fuir la douleur, un sentiment conservateur veille sans cesse pour le maintien de sa vie; il faut que l'amour d'une mère accroisse d'énergie, à mesure que l'individu plus foible réclame davan-

tage d'assistance. Il ne sait qu'il existe dans les mamelles de sa mère une liqueur nourricière et bienfaisante ; il ne peut les sucer, les comprimer avec ses mains débiles pour en faire couler le lait réparateur dans son sein. La nature, si ingrate à son égard, ne lui donne les moyens de reconnoître ce qui convient le mieux à sa frêle existence. Il ne fait que foiblement retentir au fond du cœur d'une mère inquiète et soigneuse, l'accent plaintif de ces peines, nulles clameurs de la détresse ; aussi le doux frémissement de la joie, le rire innocent du contentement ne se peignent-ils d'aucune manière sur ses traits. Que deviendroit-il, si la lenteur extrême de l'accroissement, la foiblesse si longue de l'enfance qui exige de longs soins maternels, n'étoient pas des liens précieux de la société ? Semblable aux derniers êtres de l'échelle d'animalisation, auxquels il ne reste que ce qu'il faut pour exister, il n'est depuis l'enfance qu'une pulpe vivante jusqu'au tombeau. Quels soins une mère n'est-elle pas dans le cas d'avoir pour lui ? Quels moyens d'existence auroit-il, si l'homme étoit réduit à l'état de nature ?

Les Crétins de cette classe, de jour en jour plus rares dans nos vallées, ne forment pas variété particulière dans la race générale ; puisque, comme les Albinos, les Dondos ou Kakerlaks, les Blafards Européens, quelques Dariens et Brasiliens Américains, des Sumatranais et des Tartares Mongols, ils doivent leur dégénération à des causes morbifiques.

C'est bien à tort qu'on a prétendu que la nature ne faisoit point de saut, et que de l'homme le plus parfait juqu'à la matière inerte on observoit un enchaînement sans interruption. J'avoue qu'il y a une immense distance d'un J. J. Rousseau, à un Crétin; mais ne considérons pas l'homme dans l'état pathologique, et alors on verra que la nature qui marche toujours par degrés imperceptibles, saute entr'autres ici; car il y a une distance infinie entre les facultés de l'homme et celles de l'animal le plus parfait. Pourquoi l'Orang-Outang, satyre, dit l'illustre de Buffon, celui des singes qui approche le plus de l'homme, n'a-t-il pas le don de la parole, quoiqu'il ait les puissances mécaniques, les organes matériels, aussi bien formés que l'homme? C'est que la pensée lui manque, de même qu'aux animaux auxquels on fait articuler des phrases entières, sans pouvoir d'aucune manière leur y faire attacher la moindre signification. Et si les animaux avoient le moindre vestige de pensée, le castor se perfectionneroit en bâtissant, l'abeille la cellule qu'elle habite; mais quoique l'imitation leur soit plus facile, et qu'elle coûte beaucoup plus à l'homme qui a une ame à lui, indépendante de celle d'un autre, le font-ils? Ce qui prouve bien que l'homme est d'une nature différente, qu'il n'y a aucune castre d'êtres qui se place entre l'être pensant et l'être matériel.

On a porté, dit Cabanis, jusqu'au dernier degré de démonstration la preuve que la sensibilité physique est la

source de toutes les idées et de toutes les habitudes qui constituent l'existence de l'homme. De là la seconde classe pourra comprendre les Crétins, dont cette sensibilité physique, tant du centre sensitif que des sens, est tellement affoiblie, que ne transmettant pas des sensations assez fortes, elles ne peuvent faire assez d'impressions pour ensuite produire la pensée.

Plus privilégié de la nature que le précédent, outre qu'il jouit de la seconde et troisième classe, il prend part, quoiqu'à un bien moindre degré que l'homme ordinaire, aux phénomènes qui tiennent l'animal en rapport avec les objets extérieurs ; il jouit de la faculté reproductive, mais entretient foiblement des relations morales avec les autres individus de son espèce. Déjà, avec une organisation plus achevée, mieux conditionnée, un cerveau plus compact, il a des moyens bien plus sûrs d'existence. Semblable à la seconde enfance, il commence à jouir de la vie ; le moi lui appartient ; il satisfait ses besoins. Mais avec une complexion lâche, molle et flasque, une contexture relâchée et pendante ; les extrémités grosses, lourdes, massives, un cou alongé comme chez les animaux stupides, l'autruche, la grue, le chameau, etc ; une tête petite, conique, éloignée du cœur, le sang trouvant de grands membres à parcourir, il circule de préférence à la tête et se porte à la circonférence ; ce qui ne peut que diminuer l'activité de l'intelligence, qui dépend beaucoup de l'affluence du sang dans le

cerveau. Car en stimulant le système artériel par le vin, le thé, le café, etc. on fait naître des idées plus vives, plus lumineuses, des vues plus ingénieuses. Démocrite, le Tasse, Pascal ne travailloient jamais mieux, que lorsque leur esprit s'exaltoit par cette brûlante, cette impétueuse fièvre aiguë, qui fait la fougue du génie. Ses cris inarticulés, ses gestes peu significatifs annoncent assez le vide de son esprit.

En revenant sur les principaux points déjà tracés, on verra que la sensibilité n'a pas acquis la finesse qu'elle devroit avoir pour satisfaire à ses fonctions; qu'elle a si peu d'énergie, que le tact qui en embrasse le domaine entier, ne peut éprouver les impressions convenables. Modifié en d'autres sens, il met la vue, l'ouie, l'odorat, le goût en défaut, ne peut leur donner une connoissance suffisante des objets du dehors, pour que l'ame puisse s'apercevoir de toutes les vertus physiques des corps qui doivent l'intéresser. Ce n'est pas à tort qu'on a observé que, dans la multitude des hommes, leur esprit répondoit, en général, à la finesse plus ou moins grande de leurs tégumens.

Si les pores extérieurs de l'intelligence sont obstrués, la vie se porte avec bien plus de penchant dans le Crétin de la seconde classe, aux parties sexuelles; on a remarqué, de tout temps, qu'il étoit très-lascif. Il partage ce privilége avec tous les êtres les plus débiles et les plus voisins de la mort; en général, ceux qui ont le plus à craindre, dit Virrey dans son histoire naturelle de l'homme, des outra-

ges de la fortune, qui sont les plus exposés aux chocs destructeurs, jouissent davantage de la faculté de se reproduire; même les derniers êtres animaux, qui n'ont de la sensibilité que pour ne pas périr, à mesure que leurs moyens de vie disparoissent, semblent devenir plus féconds, et ne s'alimenter que pour se perpétuer. Si le principe de vie peut se mesurer, se calculer en quelque sorte, ne serait-ce pas en additionnant la force reproductive avec la puissance assimilatrice, base de la première? La sensibilité accourt et se transporte où on la provoque au combat, où le plaisir l'attire à la jouissance. L'exubérance de vie qui se transporte dans un organe, se trouve en moins dans les autres. Archimède et Newton vivoient entièrement de la tête: aussi leurs organes de la génération restèrent imparfaits; les Crétins, au contraire, ne vivent que dans ceux-ci.

La détermination, sans que la volonté y ait d'autre part que d'en mieux diriger l'exécution, est nommée instinct. L'homme le tient, ainsi que les animaux, de son organisation propre; émané de nos besoins naturels dans toutes les phases de l'existence, il se modifie avec elle pour lui prêter à tout instant son pouvoir secourable. Quoique aveugle aux yeux d'une froide raison, il est pourtant extrêmement sûr et rempli d'une sorte de prévoyance vigilante et secourable. Indispensable à l'homme qui a toujours été sequestré de la société, éclairé par le flambeau d'une sensibilité physique exquise, il a bien plus d'énergie; le Crétin, au contraire,

doit bien moins en jouir, et c'est à lui cependant qu'on doit attribuer bien des sentimens naturels, qu'il faut distinguer des idées acquises.

Comme son esprit, son cœur est sans affection; il n'a aucune connoissance des vertus morales. Semblable à l'homme naturel, il est l'unité numérique; il n'a point d'union politique; il vit indépendant au milieu de ses semblables. Comme le reste des animaux, il est égoïste parfait. Sa vie purement animale lui laisse ignorer le juste et l'injuste qui naissent des rapports des hommes entr'eux. Il ne s'attache pas même à sa mère; il est sans idées religieuses, sans crainte de la mort: triste acquisition pour la société!

Sentir avec attention, représenter ce qu'on a senti par des expressions bien déterminées, enchaîner dans leur ordre naturel les résultats des sensations: tel est, selon Locke, l'art de penser. Le jugement est une espèce de mémoire, qui rassemble et met en ordre les pensées, et porter plusieurs jugemens, s'appelle raisonner. Telles sont les relations morales, fondées sur l'exercice des fonctions intellectuelles, qui établit entre tous les hommes un commerce réciproque d'affection, et forme la seconde partie de la quatrième classe.

L'imperfection du raisonnement sera, en ce cas, le caractère des Crétins de la troisième classe. Pour éviter les répétitions, je laisse, d'après ce qui a été dit, imaginer qu'elle doit être son organisation; au surplus, en le comparant à la troisième enfance, on en aura une idée bien juste.

Ceux-ci sont les plus nombreux, et forment la grande majorité de ceux des habitans qui en sont affectés. La beauté ou la face extérieure, envisagée comme miroir où se réfléchissent les rayons de notre intelligence, et la parole qui les transmet, me serviront à en mesurer le type.

Winkelmann et Lavater disoient que notre façon de penser étoit ordinairement analogue à la forme de notre corps. Il est certain que la beauté individuelle, et sur-tout la nationale, est une marque infaillible et constante d'énergie dans les facultés morales; elle suppose toujours l'élégance unie à la régularité des formes, l'exacte proportion des sens avec l'activité de la masse cérébrale. Les peuples laids sont plus ou moins barbares, dit Virrey; au lieu que la beauté est la compagne inséparable des nations les plus policées: ce qui est une preuve incontestable de l'influence réciproque de l'ame sur le visage, et même sur la conformation de tout le corps. Ceci doit être pris en général: car la beauté individuelle est relative; une physionomie heureuse a souvent sur nous bien plus d'empire que cet assemblage de traits réguliers et de contours séduisans. La laideur parée des agrémens de l'esprit nous prévient et nous enchaîne, tandis qu'une symétrie automate finit toujours par inspirer l'éloignement et le dégoût.

Entr'autres dimensions du corps humain comme signe caractéristique, soit de la beauté, soit de l'intelligence, je saisirai celle du rapport de la face avec le crâne.

Il est une règle fondamentale, invariable, observée par le célèbre P. Camper, dans la recherche du beau, du parfait. En supposant une ligne faciale droite, tracée de la base du front à la mâchoire supérieure, et formant un angle avec une autre ligne prise depuis le trou occipital jusqu'aux alvéoles des dents laniaires supérieures, les degrés d'inclinaison de cet angle donneront une mesure de la beauté et de la capacité du crâne. Plus cet angle est redressé, plus la face a de noblesse, de majesté, de sublimité. Cette remarque n'est pas isolée, puisqu'elle a été suivie par les anciens sculpteurs Grecs : aussi donnèrent-ils un angle droit à l'Apollon Pythien, et un angle obtus au premier des Dieux.

Des différences d'inclinaison faciale s'observent dans les races humaines. L'Européen a un angle d'environ 85 degrés, et même davantage dans les plus belles têtes ; le Mongol 80 ; le Nègre 75. Plus cet angle se rapetisse, se resserre, plus la face doit s'alonger en museau ; la brute ignoble et stupide peut en être le dernier degré ; plus en même-temps le cerveau se rétrécit, se comprime davantage ; la sphère de l'entendement décroît par une semblable raison. Dans la plus belle conformation, où le front est plus droit et plus avancé, le cerveau s'étend, l'intelligence aggrandie recule ses limites et lance une vive lumière au-delà de la portée vulgaire.

La forte dépression du front, son aplatissement avec la proéminence de la mâchoire supérieure, donnant un angle

fort aigu, ont été remarqués par Richard Clayton, dans les Crétins du Valais; il leur a trouvé une figure si déformée, qu'il les a comparés aux Orang-Outangs.

Sans signes il n'existe pas de pensées, ni peut-être même, à proprement parler, de véritable sensation, c'est-à-dire, de sensation nettement aperçue et distinguée de toute autre: car pour distinguer une sensation, il faut la comparer avec une autre; mais cette comparaison ne se fait qu'avec des signes artificiels, d'où ceux-ci accompagnent les idées et précèdent le jugement. Le langage, don de la civilisation, car l'homme à l'état de nature, si on peut en juger d'après le petit sauvage de l'Aveyron, le sauvage Selkirk, Écossais, etc. ne connoit pas cet art d'une invention si difficile, a dû être dans le principe tout en signes et en actions. Aussi Pagés pensoit que plus un peuple étoit barbare, plus il retenoit de cris inarticulés dans son langage: ce qui doit faire penser que le langage peut être le thermomètre des mœurs et du génie d'un peuple.

Les grimaces, les contorsions qui précèdent ou accompagnent la manifestation des pensées chez les Crétins de cette classe, ou quelques-uns de ses mouvemens volontaires, attestent manifestement la gêne ou l'insuffisance de ses facultés intellectuelles, et dévoilent le type de ses moyens moraux.

Les étroites limites d'une dissertation m'ont empêché d'étendre, de perfectionner le tableau du crétinisme. Je

ne m'y suis attaché qu'à quelques principaux traits les plus marquans, comme à des faneaux épars que ne perd point de vue le nautonnier luttant sur une mer pleine d'écueils, pour arriver au port.

§. I I.

Il n'existe aucune force extérieure à la constitution de l'homme, qui soit plus active et plus puissante que l'action continue des climats ou plutôt de leurs différens degrés de température. Cette influence, remarquée depuis les siècles les plus reculés, et assez bien développée de nos jours par des médecins et même des philosophes, n'est pas encore épuisée relativement aux affections morales.

La température variant souvent dans des contrées placées sous la même ligne, ce qui ne peut provenir que des localités, je me trouve engagé à faire une légère description topographique du Valais.

Le Valais est dans la partie méridionale de la Suisse; il est borné au levant, par le Meynthal et la vallée de Livinen; au midi, par le Piémont et le Milanais; au couchant, par la Savoie; au nord, par le canton d'Argovie et le lac de Genève. La source du Rhône est sous un glacier au pied de la Fourche, montagne qui fait branche de la grande masse des Alpes et touche au St-Gothard. Depuis ce point de réunion, deux chaînes de glaciers et de hautes mon-

tagnes embrassent le pays de Valais et le limitent par leurs contours.

Ce fleuve, le Rhône, humble à sa source, s'énorgueillit à mesure que les torrens qui tirent leurs sources du sein des glaciers, viennent, s'élançant de précipice en précipice à travers les vallées, qui entre-coupent la chaîne des montagnes, porter leurs tributs. Il voit son lit s'élargir et s'élever de jour en jour par les débris des Alpes; il comble les terreins environnans, et rétrécit insensiblement les bords du lac de Genève. Son cours entravé par la rapidité des torrens, souvent diamétralement opposés, se trouve chaque année plusieurs fois comme interrompu, lors de la fonte des neiges; ses eaux alors franchissent les barrières et vont s'étendre sur la surface de la plaine; une partie croupit jusqu'aux premiers frimats; l'autre qui se trouve dans des bas-fonds, y stagne continuellement.

La direction du Valais, de l'est à l'ouest, est tortueuse, parce qu'elle est obligée de se plier aux différens contours des crêtes des montagnes. On croiroit que la nature a mis tous ses soins à rendre son site bizarre, si on considère les dessins les plus variés que forment ces immenses blocs de rochers. Ils semblent se jouer avec les eaux qui coulent de leurs cîmes; tantôt elles s'étendent dans un vaste bassin, fermé par des rives escarpées; tantôt elles se précipitent à travers des rochers qui ne leur laissent qu'un étroit passage, ou souvent qu'une fente qui semble séparer deux

montagnes pour leur livrer issue, puis serpenter tranquillement et majestueusement au milieu des plaines riantes et fertiles. C'est ainsi qu'à St-Maurice, à 6 lieues du lac, deux montagnes ferment la vallée, et ne semblent qu'à regret voir le Rhône courroucé les y braver. Un pont, tenant d'un rocher à l'autre, bâti par les Romains, en forme de demi-arc, force le voyageur d'entrer dans le pays par une porte.

D'après cette légère description, il sera facile de s'apercevoir pourquoi plusieurs contrées respirent un air pesant, nullement agité par les vents, excepté les périodiques des équinoxes du printemps et de l'automne.

On devra envisager comme principale cause éloignée du crétinisme, l'atmosphère principalement sous quatre points de vue différens ; 1.o L'air des Alpes beaucoup plus léger d'un côté ; de l'autre les barrières insurmontables qu'elles offrent, forcent les colonnes inférieures à graviter une bonne partie de l'année sur la surface de la terre ; il doit par conséquent être moins oxygéné, de là carboniser davantage nos humeurs, être moins élastique, condition très-essentielle à nos fonctions ; mais ne descendons pas aux causes premières, de peur de nous égarer. 2.o Entr'autres la grande quantité de gaz hydrogèné, et sulfuré qui se dégage des marais, par leur plus grande affinité pour l'oxygène que l'azote, en soutirent proportionnellement et privent l'atmosphère de cet élément si essentiel à la vie. 3.o L'acide

carbonique, qui éteint l'irritabilité et la sensibilité, émané de la terre et de cette grande étendue d'eau bourbeuse. 4.° La température chaude et humide, qui est constante en plaine pendant quatre mois de l'année, forme un véritable bain de vapeurs par la chaleur, augmenté par les reflets des roches brûlantes, endues d'une étouffante aridité.

C'est à cette température chaude et humide que Paw, dans ses recherches philosophiques sur les Américains, attribue la dégénération si extraordinaire des Blafards, des Kakerlaks, qu'ils étoient du plus grand prix à différentes cours, entr'autres à celle de Java; Beau, la stupidité des Iroquois, etc.

Cette matière subtile qui mine insensiblement les fondemens de notre vie, ne sévit pas seulement dans les temps caniculaires, contre les habitans d'une contrée exposés aux deux extrêmes de température; mais nous persécute de bien plus près, lorsque, pour nous soustraire aux rigueurs d'un froid excessif, nous nous enfermons dans de petites cellules, où un fourneau, vulgairement appelé poêle, est chauffé plusieurs fois le jour, et entretient le thermomètre de quinze à vingt degrés au-dessus de la glace, tandis qu'au-dehors il est de douze à quinze au-dessous. Là se rassemble toute la famille, souvent couchés les uns sur les autres; ils respirent un air dilaté par le calorique, chargé de différens gaz, les uns résultats de la digestion, les autres de la respiration; cet air croupit la saison entière; il ne

peut se renouveler par les croisées qui, pour la plupart, ressemblent à celles des cachots, où la tête ne peut traverser, et ne s'ouvrent presque jamais; il n'y a que la porte, qui, toutes les fois qu'elle s'ouvre, ce qui n'arrive qu'à regret, laisse pénétrer le feu de la vitalité.

Mon intention n'étant pas de pénétrer dans les causes premières, je ne dirai comment ces circonstances appauvrissent le sang, le dénaturent en quelque manière; comment elles agissent directement ou indirectement sur la masse cérébrale et sur toutes ses dépendances pour enrayer, détruire ses fonctions; ce qu'il y a de bien sûr, c'est que les causes correspondent si bien avec les effets, qu'on doit les mettre hors de doute; et entre mille considérations, lorsqu'on voit deux villages à une lieue de distance, avec les mêmes habitudes, la même manière de vivre; mais dont l'un a un site plus élevé, mieux exposé, des habitations plus spatieuses, mieux bâties, être habité par des gens forts, robustes, subtils; l'autre, au contraire, au bord des marais, enfoncé dans un bas-fond, point exposé aux vents, avec des maisons bâties par l'indolence, être peuplé par des habitans qui avoisinent plus ou moins le crétinisme, peut-on se méprendre sur les causes?

Il y a des voyageurs et des auteurs qui ont fait dépendre le crétinisme du goître, et ont dit qu'un goîtreux donnoit toujours naissance à un Crétin. Je ne puis concevoir comment on peut faire dépendre une affection qui embrasse tout

le système nerveux d'une fluxion purement passive, d'une glande à laquelle on n'a encore reconnu aucune relation particulière avec ce système, d'un engorment qui dépend bien d'une partie des modifications de l'air énoncées, qui relâchent le tissu parenchymateux de la glande thyroïde, les fibres musculaires qui en forment le constricteur et ses conduits excréteurs; mais de ce que deux effets dépendent de la même cause, doit-on en conclure qu'un d'eux soit la souce de l'autre? De ce qu'un air relâche les parties extérieures du cou, ou les internes dans son passage par la trachée-artère, veut-on en déduire que cet engorgement soit la suite d'une dépravation dans les humeurs? Mais alors d'où vient que les personnes parfaitement saines, bien portantes, sont tout aussi bien exposées à le contracter, que les personnes foibles, etc.? Ils n'étayent leur manière de voir que par des raisonnemens erronés, basés sur des moyens mécaniques d'aucune valeur. En effet, comment inférer que le poids d'un goître peut, en tiraillant les nerfs qui se rendent au cou, diminner l'action cérébrale, ce ne seroit encore que l'action relative? Un suspensoir pourroit la rendre. Comment l'engorgement de la glande thyroïde peut-elle gêner la circulation? L'inspection anatomique en démontre l'impossibilité; et si cela étoit, ils périroient d'affections carotiques; mais revenons à l'observation : elle nous fait voir constamment, qu'il y a bien plus de personnes qui jouissent

complètement des facultés intellectuelles, qui aient le goître, qu'il n'y a de Crétins ; que le goître n'est point héréditaire, mais entièrement sporadique ; et en dernier lieu, que le goître n'a aucune influence sur la génération subséquente.

Aux vices de l'atmosphère se joignent tous ceux d'une éducation débilitante : ne m'arrêtant pas ni sur la mal-propreté, la négligence où l'on est d'abandonner les enfans des heures entières, se débattre, crier dans leurs berceaux, exposés aux ardeurs du soleil, ni sur la paresse qui les fait bourrer de nourriture une fois pour long-temps, au lieu de les alimenter souvent, etc. je passerai à l'usage barbare du maillot.

Commençant et finissant notre vie par la douleur, il semble que nous ne naissons que pour souffrir. A peine l'enfant est-il sorti du ventre de sa mère, qu'il se trouve, comme dit M. de Buffon, entouré, comprimé, étouffé de langes, d'entraves de toutes sortes ; au lieu de laisser développer en liberté ses petits et débiles membres, on le prive de la liberté de les mouvoir et de les étendre ; on le couche la tête fixe, les jambes alongées, les bras pendans à côté du corps ; il ne peut changer de situation ; heureux ! si on ne l'a pas serré au point de le priver de la respiration, ou couché sur le côté, il puisse rendre les eaux qu'il doit rendre par la bouche.

De peur qu'ils ne se déforment par des mouvemens libres,

dit l'auteur d'Émile, on se hâte de les déformer en les mettant en presse ; on les rendroit volontiers perclus pour les empêcher de s'estropier. Au surplus, les efforts qu'ils doivent faire pour se débarrasser, sont bien plus capables de déformer l'assemblage de leur corps, que de prendre de mauvaises situations étant en liberté.

Irrité par la douleur, l'enfant malheureux, dès sa naissance, se débat inutilement et avec violence pour se mettre à l'aise : de là, combien de mauvaises digestions, aidées par les ligatures serrées du ventre, qui le mènent au rachitisme, aux engorgemens, aux vicieuses dispositions des organes intestinaux, et enfin à la cacochymie qui le conduit des portes de la vie, à celles du tombeau !

Qui peut ignorer que les muscles, ainsi entravés sous les cuirasses du maillot, ne prennent aucune vigueur ? Mais semblable aux corps qui compriment la taille, écrasent la poitrine de l'aimable sexe, il les rend phthisiques et languissans pour le reste de leurs jours ; les organes du toucher ne peuvent se développer, s'exercer, s'instruire ; ils ne peuvent prendre connoissance des objets qui les entourent, rectifier les impressions vagues qu'ils font naître : de là, les fausses idées dont notre fragile intelligence se trouve imbue, avant qu'elle les ait pesées à la balance du jugement, et quel empire n'ont pas les sentimens prématurés à la raison, sur nos ames ?

On se défie de la sagesse de la nature en voulant la réfor-

mer par de fausses institutions. Des Sages-femmes pétrissent nos têtes, ou les contrefont par des ligatures serrées qui empêchent la mollesse du crâne de prendre sa forme et sa dureté naturelles. Elles ne s'imaginent pas l'irréparable malheur que cause cette compression qui, en resserrant le cerveau, rétrécit la sphère de notre intelligence, nous abrutit, nous rend stupides pour la vie, comme ces Omaguas qui aplatissent le front de leurs enfans entre deux planches.

Qu'on considère à présent l'effet du maillot sur des êtres affoiblis par un concours de circonstances, et on verra que le sang refoulé si long-temps vers la tête pourroit bien troubler l'organisation du cerveau ; comme les ballotemens violens du berceau, ébranler, déranger même sa texture délicate.

Peut être me fera-t-on le reproche d'avoir insisté trop au long sur un sujet qui a été si souvent battu et rebattu par divers auteurs ; mais je répondrai que, tant qne des abus aussi crians existeront dans un coin de la terre, comme ils existent dans tout le Valais, on ne pourra assez déclamer pour les faire proscrire.

Bien des points de réforme dans l'éducation physique de l'enfance, comme les bains froids, etc. devroient trouver place dans le cadre des causes débilitantes, et conséquemment du crétinisme ; mais le temps me force à les passer sous silence, ainsi que le trop peu de connoissances, l'édu-

cation morale, point délicat, sur lequel Rousseau a tracé des règles indélébiles.

§. I I I.

On a dû s'apercevoir que je ne faisois point entrer dans mon sujet les causes accidentelles infinies qui peuvent nous mener à l'idiotisme, ou à tout autres dérangemens des fonctions intellectuelles; mais que je n'ai voulu qu'indiquer les vices de l'atmosphère, comme causes endémiques du crétinisme en Valais, quand une complexion foible ou une éducation débilitante en secondoient les effets. Je vais en conséquence, dans ce paragraphe, viser aux moyens de prévenir la fâcheuse influence de l'air; et à ceux de fortifier l'organisation de l'enfance.

La principale ressource du Valais étant les pâturages des montagnes, une partie des habitans est obligée de suivre les troupeaux de Vallons en Vallons jusque sous les glaciers, à mesure que le printemps passe d'une contrée à une autre plus élevée; je pense qu'il n'y auroit aucun inconvénient à ce que tous les enfans sevrés, sur-tout des villages les plus disgraciés par le site, suivissent les ménages ambulans des bergers sous la conduite de deux ou trois femmes. En attendant qu'en resserrant les limites du Rhône, on puisse accélérer son cours, ce qui le forceroit à creuser un lit plus profond, et par là même donneroit lieu aux eaux maré-

cageuses à s'y épancher. Quel avantage n'en retireroit-on pas? Ils ressembleroient à leurs concitoyens habitans des montagnes, dont la robusticité a été mise à l'épreuve, lorsque l'Empereur des Français traversant le grand Saint-Bernard, ils se présentèrent au nombre de trois mille, qui seuls transportèrent toute l'artillerie qui remporta la bataille de Marengo.

Qui a mieux apprécié l'avantage de respirer l'air des montagnes, que Rousseau, lorsqu'en parlant du Valais, il dit entr'autres qu'il doutoit qu'aucune affection des nerfs, aucune maladie de vapeurs puissent tenir contre un pareil séjour prolongé, et qu'il étoit surpris que des bains de l'air salutaire et bienfaisant des montagnes, ne soient pas un des grands remèdes de la médecine et de la morale. Ne seroit-ce pas là où devroient se rendre les Crétins? Comme les mélancoliques et les fous se rendoient en Egypte en foule aux temples dédiés à Saturne, où des prêtres, profitant de leur crédulité confiante, secondoient leur guérison prétendue miraculeuse, par tous les moyens naturels que l'hygiène pouvoit leur suggérer. Jeux, exercices récréatifs de toute espèce, institués dans ces temples, peintures voluptueuses, images séduisantes exposées de toute part aux yeux des malades, les chants les plus agréables, les sons les plus mélodieux charmoient souvent leurs oreilles; ils se promenoient dans des jardins fleuris, dans des bosquets ornés avec un art recherché: tantôt on leur faisoit respirer un

air frais et salubre sur le Nil, dans des bateaux décorés et au milieu des concerts champêtres ; tantôt on les conduisoit dans des îles riantes, où sous le symbole de quelque divinité protectrice, on leur procuroit des spectacles nouveaux et ingénieusement ménagés, etc. (1). Ces temples valent-ils ceux où se présente à chaque pas un spectacle nouveau, magique et surnaturel, qui ravit l'esprit et les sens ; où l'on oublie tout, où l'on s'oublie soi-même. Qu'on imagine la variété, la grandeur, la beauté de mille étonnans spectacles, le plaisir de ne voir autour de soi que des objets tout nouveaux, d'observer en quelque sorte une autre nature, et de se détromper dans un nouveau monde, etc.

Une éducation physique, opposée à celle communément reçue, pourra puissamment seconder le moyen énoncé. On peut réduire à un seul point indispensable le but physique de toute éducation : c'est d'augmenter la sensibilité ; c'est de nous rendre plutôt nerveux que musculeux ; c'est de nous rendre plus capables de sentir pour agir, que d'agir sans sentir : telle étoit la base de l'éducation romaine ; ils savoient que rien ne communiquoit plus de fermeté aux organes et principalement à l'estomac, grande source d'activité vitale, que la gymnastique. Ils apprécioient à leur juste valeur les frictions, les bains, etc. En un mot, tout ce qui, en fortifiant la peau, pouvoit sympathiquement

(1) Pinel.

rendre l'action de l'estomac plus énergique. Quiconque a un bon estomac, a de belles couleurs, et porte la joie dans tous ses traits. La vive couleur du visage, la suave et tranquille aménité de son aspect, ne sont-elles pas un indice assuré de la santé ? Ordinairement une belle ame réside dans un corps bien constitué. *Anima sana in corpore sano*, est un adage consacré par l'assentiment des siècles.

Si c'est par l'estomac qu'on attaque les individus qu'on veut changer, c'est aussi en le racornissant, en viciant ses fonctions par le vin, les spiritueux, etc. qu'on détériore la machine entière, qu'on abrutit l'homme. La plus grande partie des Valaisans n'a-t-elle pas le reproche à se faire, de faire trop boire de vin à la jeunesse, d'en faire boire même à la première enfance.

Les premières impressions des sens sont les fondatrices de notre entendement, elles durent jusqu'au tombeau. Il est donc d'une extrême importance de veiller sur les premiers développemens de l'enfance, puisque le caractère originel de chaque individu n'est souvent que son produit, et que disciples des objets qui nous entourent, nous en recevons toutes nos pensées. L'intelligence des choses nous pénètre par les pores extérieurs de l'ame, qui sont les organes des sens. Il est donc certain que c'est dans le physique de l'homme, qu'il faut chercher les moyens de perfectionner le moral ; que c'est dans la jeunesse qu'il faut stimuler la sensibilité, principe et base de nos affections. Il ne faut

donc pas commencer par éclairer l'esprit, avant qu'on ait préparé, développé le corps; avant qu'on ait, comme Bacon le desiroit, donné cette sensibilité fine qui multiplie les impressions et maintient cet équilibre qui règle les idées; avant qu'on les ait perfectionnées par les moyens moraux de l'instruction et des habitudes.

Ainsi c'est au philosophe médecin, dit Mr. Virrey, à diriger l'éducation, à en préparer les voies, et non à ces prétendus instituteurs qui ignorent les lois physiques relatives à l'homme. Ce ne sont pas les arides préceptes, les méthodes pédantesques et les discussions minutieuses, qui font avancer vers le but de la science. A quoi servent les raisonnemens abstraits à des enfans incapables de les comprendre! Que votre enfant voie, touche, sente, entende, goûte, marche, saute, crie, qu'il s'exerce lui-même, et qu'un pédagogue ridicule ne vienne pas lui ordonner ce qu'il doit penser sans raisonner, ce qu'il doit faire sans savoir pourquoi. On devroit commencer à instruire l'adolescence par les sciences exactes, comme la physique, l'histoire naturelle, la chimie, les premiers élémens des mathématiques, etc.

C'est en suivant ses moyens de curation qu'un savant physicien, que je me glorifie d'avoir pour proche parent, est venu à bout, de Crétin au premier degré que j'étois, après avoir été abandonné, à l'âge de trois ans et demi, bien constitué, par des circonstances urgentes entre des

mains mercenaires pendant l'espace de près de deux ans, de me remettre au rang des hommes. C'est encore en fortifiant le physique qu'on développa, petit à petit, l'intelligence de mon frère le plus jeune, qui, encore à la mamelle, fut séparé de sa mère par ordre du médecin, et ne fut repris qu'au bout de deux ans et demi, époque du rétablissement; quoiqu'on le visitât souvent, le crétinisme sapoit sourdement ses facultés intellectuelles sous le masque de quelques maladies, compagnes de l'enfance. Rentré à la maison, on ne fut pas peu surpris du danger qui le menaçoit, on mit tout en œuvre; mais il avoit déjà pris de profondes racines, il étoit du second degré; il falloit du temps et de la patience; on ne se découragea pas, et à huit ans il commença à se faire comprendre, à neuf à articuler des phrases entières, et à onze il se trouva à même d'aller au collége.

FIN.

MM. LES PROFESSEURS.

G. Jean RENÉ, Directeur de l'École. . .	*Méd. légale, histoire de la Médecine.*
P. M. Auguste BROUSSONET, Directeur du Jardin.	*Botanique.*
C. Louis DUMAS.	*Anatomie, Physiologie, Méd. Clin. pour les maladies réputées incurables.*
G. Joseph VIRENQUE.	*Chimie, Pharmacie.*
Pierre LAFABRIE.	*Clinique interne.*
J. L. Victor BROUSSONET.	
Jean POUTINGON.	*Clinique externe.*
André MÉJAN.	
J. B. Timothée BAUMES.	*Nosologie, Pathologie.*
J. Nicolas BERTHE.	*Thérapeutique, Matière Médicale.*
J. M. Joachim VIGAROUS.	*Instituts de Médecine, Hygiène.*
A. Louis MONTABRÉ.	*Chirurgie, Méd. opérat.*
Jean SENEAUX.	*Accouchemens, Mal. des fem. Éducation phys. des enfans.*

MM. LES PROFESSEURS-HONORAIRES.

P. Joseph BARTHEZ. . . .	*Ex-Chancelier de l'Université.*
Antoine GOUAN.	*Ex-Professeur de Botanique.*
Henri FOUQUET.	*Ex-Professeur de Clinique interne.*
J. Antoine CHAPTAL. . .	*ExProfesseur de Chimie.*